KMBO PRÉSENTE

NAHUEL PÉREZ BISCAYART

70 Internationale Filmfestspiele Berlin

LARS EIDINGER

LES LEÇONS PERSANES

UN FILM DE VADIM PERELMAN

CNC centre national du cinéma et de l'image animée

KMBO

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

SYNOPSIS

1942, dans la France occupée, Gilles est arrêté pour être déporté dans un camp en Allemagne. Juste avant de se faire fusiller, il échappe à la mort en jurant aux soldats qu'il n'est pas Juif mais persan. Ce mensonge le sauve momentanément puisque l'un des chefs du camp souhaite apprendre le farsi pour ses projets d'après-guerre. Au risque de se faire prendre, Gilles invente une langue chaque nuit, pour l'enseigner au capitaine SS le lendemain. La relation particulière qui se crée entre les deux hommes ne tarde pas à éveiller la jalousie et les soupçons des autres…

© HYPE FILM

GÉNÉRIQUE

Les Leçons persanes
Russie, Allemagne, Biélorussie - 2019 - 2h07 - VOSTF / VF
Réalisation : Vadim Perelman
Scénario : Ilya Zofin
Inspiré de la nouvelle *Erfindung einer Sprache (Invention d'une langue)* de Wolfgang Kohlhaase
Conseiller : Jörg Müllner
Photographie : Vladislav Opelyants
Montage : Vessela Martschewski & Thibault Hague
Son : Boris Voyt
Musique : Evgueni Galperine & Sacha Galperine
Décors : Dmitriy Tatarnikov & Vlad Ogai
Costumes : Alexey Kamyshov
Production : Hype Film, LM Media
Ilya Stewart, Murad Osmann, Pavel Buria, Ilya Zofin, Vadim Perelman, Timur Bekmambetov, Rauf Atamalibekov
Production déléguée : Daniil Makhort
Co-production : Ilya Dzhincharadze, Elizaveta Chalenko, Sol Bondy, Jamila Wenske, Leonid Shpolskiy, Galina Malysheva, Dmitry Malyshev, Vladimir Staetski, Mikhail Gilman, Maria Zatulovskaya

SOMMAIRE

INTRODUCTION - P. 4

I. LE PROCESSUS DE DESTRUCTION DES JUIFS D'EUROPE - P. 6
Le marquage des Juifs
Les camps de transit
La Cité de la Muette, Drancy
Caserne Dossin, Malines
Risiera di San Sabba (Italie)

II. LE SYSTÈME CONCENTRATIONNAIRE ET LA MACHINE RÉPRESSIVE NAZIE - P. 14
KL Natzweiler-Struthof
KL Mauthausen
KL Auschwitz
Les slogans dans les camps
Le marquage dans les camps
Les SS, maîtres des camps

III. ÉCRIRE L'HISTOIRE À PARTIR DE TRACES - P. 23
Mentir pour survivre : échapper à la Shoah
La destruction des archives : destruction des preuves ? Faire l'Histoire sans les archives
Identifier les victimes, collecter les noms

ANALYSE DE SÉQUENCE DU FILM - P. 32

CHRONOLOGIE INDICATIVE - P. 40

BIBLIOGRAPHIE - P. 41

POUR ALLER PLUS LOIN - P. 42

LE PODCAST *LES LEÇONS PERSANES* - P. 43

INTRODUCTION

FACE À L'INDICIBLE : REPRÉSENTER LA SHOAH ?

D'une manière générale, la question de la représentation de l'Histoire constitue un vaste champ non seulement de discussions mais aussi de polémiques, renvoyant entre autres aux questions de reconstitutions ou de fiabilité en matière de récit ou de mise en scène. Mais la question de la représentation de la Shoah, ainsi que de l'univers concentrationnaire, revêt une dimension supplémentaire sur la possibilité de figurer ces évènements et la dimension éthique que revêtent de telles démarches. Les débats et controverses à ce sujet ont émaillé des décennies de productions cinématographiques, depuis le film *Kapo* de Gillo Pontecorvo, sorti en 1960, qui sera étrillé par le réalisateur Jacques Rivette dans un texte titré « De l'abjection », jusqu'à *La Vie est belle* de Roberto Benigni, sorti en 1998, en passant par *La liste de Schindler* de Steven Spielberg en 1993. Le même constat peut être dressé au sujet des productions télévisuelles, qu'il s'agisse de la reconstitution historique *Holocaust* (1978) ou de la série *Hunters* (2020), qui oscille entre aventure et fiction sur fond d'histoire de la Shoah, ou encore d'autres types de représentations, comme à travers la bande dessinée. Les écrits sur ces questions sont innombrables.

L'une des problématiques centrales réside dans la question non pas tant du « vrai », la représentation de la Shoah ou de l'horreur concentrationnaire se heurtant en grande partie tant à une indicibilité qu'à une impossibilité de restituer ces réalités, que dans la dimension vraisemblable du récit proposé, qu'il s'agisse d'une reconstitution d'une histoire réelle (comme c'est le cas avec *La Liste de Schindler* par exemple) ou d'une fiction campée dans l'histoire, comme c'est le cas avec *Les Leçons persanes*. Car c'est bien là que réside l'enjeu principal : est-ce que le récit proposé se met au service de l'histoire de l'évènement et lui rend justice ?

À cet égard, il n'est sans doute pas sans intérêt de regarder la réception qui fut accordée à *Maus*. Cette bande dessinée d'Art Spiegelman est un témoignage, celui de Vladek Spiegelman, rescapé de la Shoah, mis en récit en recourant à l'anthropomorphisme. En dotant les protagonistes du récit de têtes d'animaux, Art Spiegelman a désarçonné plus d'un lecteur, au point que le New York Times Book Review classa initialement *Maus* parmi les fictions. Il fallut que Art Spiegelman proteste et rappelle que le récit ne relevait en aucun cas d'une quelconque fiction pour que l'ouvrage soit classé parmi les essais. Car il s'agit bien d'un récit historique, fondé non seulement sur un témoignage, mais aussi sur tout un ensemble de recherches destinées à asseoir la fiabilité du récit.

Extrait du film - Gilles apprenant le « farsi » au capitaine Koch

Les Leçons persanes, en revanche, déroule l'histoire d'un personnage fictif, un Juif victime de la Shoah, détenu dans un camp fictif. Pourtant, le scénario proposé repose très largement sur un récit vraisemblable. Bien que le camp soit fictif, il renvoie à de multiples réalités. Le cadre général, celui de la Shoah et des violences nazies, est respecté, de même que le sort réservé aux victimes. Le réalisateur Vadim Perelman recourt d'ailleurs à de nombreuses reprises à des références visuelles historiques. Le cœur du scénario lui-même, un face-à-face entre Gilles, personnage principal, victime de la Shoah, et un SS, renvoie également à des faits vraisemblables : les exemples ne sont pas rares de SS ayant mis à leur service des Juifs pour tirer avantage de leurs savoirs ou de leurs talents, souvent avant de les assassiner. Autant d'éléments qui font que *Les Leçons persanes* est une œuvre qui respecte l'histoire de la Shoah et présente un récit qui, à bien des égards, au-delà de sa dimension fictive, s'ancre dans la réalité historique.

© United States Holocaust Memorial Museum

SS et auxiliaires féminines à Solahütte, centre de villégiature pour le personnel d'Auschwitz, 1944

Extrait du film - Repas en plein air organisé par les SS

I. LE PROCESSUS DE DESTRUCTION DES JUIFS D'EUROPE

Le 22 juin 1941, l'Allemagne nazie se lance aux côtés des troupes alliées à l'assaut de l'URSS. En quelques jours, à l'arrière du front, des troupes dédiées à cette tâche spécifique, les *Einsatzgruppen*, perpétuent des massacres. Dans les régions de l'ouest de l'URSS (Ukraine, Biélorussie, Pays baltes) où les populations juives sont nombreuses, la traque, l'arrestation, la concentration et l'exécution (le plus souvent par fusillade) des populations juives d'URSS font plusieurs centaines de milliers de morts en quelques mois (à Babi Yar, 33 771 personnes sont assassinées à la périphérie de Kiev en quelques jours au mois de septembre 1941).

À l'automne 1941, le processus de mise à mort des Juifs d'Europe connaît une évolution. Himmler donne l'ordre de déporter les Juifs du Gouvernement Général de Pologne, alors concentrés dans les ghettos, vers des centres de mise à mort spécifiquement érigés pour l'occasion - les sites de Belzec, Sobibor et Treblinka -, alors qu'à Chelmno ont lieu les premières exécutions dès le 8 décembre, selon la technique du gazage par monoxyde de carbone (chambres à gaz). Tout au long de l'année 1942, et pendant plusieurs mois en 1943, plusieurs centaines de milliers de personnes seront assassinées dans le cadre de ce que les nazis appellent Opération Reinhard.

Au mois de janvier 1942, dans la banlieue de Berlin, à Wannsee, une réunion rassemble des hiérarques du régime nazi afin de planifier l'assassinat de tous les Juifs d'Europe. Initialement déclenchée à l'Est de l'Europe, la « solution finale » (« de la question juive » selon la formule employée par les nazis) s'étend à l'ensemble du continent. À partir du début de l'année 1942, les Juifs d'Europe occidentale puis ceux de l'Europe méditerranéenne et des Balkans sont traqués, arrêtés et détenus dans des camps de transit avant d'être déportés vers Auschwitz-Birkenau,[1] ou d'autres sites. La majorité d'entre eux y est assassinée dans des chambres à gaz. À Auschwitz, une petite minorité sélectionnée à la descente du train est utilisée comme main d'œuvre par les SS. Dans le même temps, les autres centres de mise à mort ayant rempli leur objectif, la destruction des populations juives locales, sont peu à peu démantelés au fil de l'année 1943.

En France, la collaboration entre le régime de Vichy et les autorités allemandes entraîne l'arrestation de plusieurs dizaines de milliers de Juifs dans le cadre de rafles dont la plus importante a lieu à Paris le 17 juillet 1942 (Rafle du Vél' d'Hiv' qui fait plus de 13 000 victimes). Après leur internement dans des camps de transit (Drancy, Pithiviers, Beaune la Rolande), les victimes - plus de 76 000 entre 1942 et l'été 1944 - sont déportées vers Auschwitz, où la plupart sont assassinées. Inexorablement, le processus génocidaire gagne les autres territoires européens sur lesquels s'exerce le pouvoir des nazis. De Belgique, des Pays-Bas, de Grèce (45 000 déportés depuis Salonique au printemps 1943), d'Italie, et surtout de Hongrie (d'où plus de 430 000 Juifs sont déportés vers Birkenau entre mai et juillet 1944) les déportations se succèdent et ce, presque jusqu'à la fin de la guerre. Jusqu'au dernier moment, les Juifs sont victimes de la volonté exterminatrice des nazis et de leurs auxiliaires. En France, dans la région lyonnaise, les SS et la Milice sont responsables de plusieurs exécutions au printemps 1944 et les derniers convois à destination d'Auschwitz partent jusqu'à la fin du mois de juillet (convoi 77). À Birkenau, les derniers gazages ont lieu au mois de novembre avant que ne soit ordonnée la destruction des chambres à gaz[2]. Au milieu du mois de janvier, les détenus du camp encore vivants sont déplacés de force vers le centre du Reich (« Marches de la mort ») et sont alors confrontés au froid, aux coups ; ils sont nombreux à y trouver la mort. Quelques-uns encore, périssent dans les camps de concentration peu avant leur libération par les Alliés.

[1] Cf p.17 KL Auschwitz

[2] Cf p.27 La destruction des preuves : faire l'Histoire sans archives

Le bilan du génocide des Juifs d'Europe est particulièrement lourd : 800 000 personnes sont mortes dans les ghettos, plus d'1,7 million ont été victimes des Einsatzgruppen, environ 450 000 ont été gazées à Belzec, 900 000 à Treblinka, entre 160 et 200 000 à Sobibor, environ 60 000 à Majdanek, entre 150 000 et 200 000 à Chelmno et environ 960 000 à Birkenau. À ces victimes, il faut associer les dizaines de milliers de Juifs morts dans les camps de transit, tombés sous les balles lors des arrestations ou lors des exécutions sommaires en Europe occidentale et méridionale, sans oublier les victimes juives des camps de concentration. Au total, la Shoah a coûté la vie à près de 6 millions de Juifs d'Europe.

L'antisémitisme est un terme qui définit tout propos ou tout acte hostile visant les personnes qui appartiennent ou sont supposées appartenir à la communauté juive. Héritier de l'antijudaïsme chrétien, l'antisémitisme contemporain s'est développé dans le dernier quart du XIX^{e} siècle en Europe et aux États-Unis sur fond de préjugés, de xénophobie et de racisme. Cette animosité à l'égard des Juifs se traduit par des attitudes et des propos haineux et peut également déboucher sur des agressions physiques. Devenu une véritable doctrine politique dans les premières décennies du XX^{e} siècle, l'antisémitisme a été l'un des fondements du régime nazi qui, le poussant jusqu'à l'extrême, a mis en œuvre le processus de génocide destiné à exterminer les Juifs d'Europe. Malgré une prise de conscience des terribles effets de cette idéologie à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'antisémitisme n'a pas disparu; il connaît même, ces dernières années, une véritable résurgence.

EN CLASSE

• L'une des premières scènes du film donne à voir l'exécution, par des soldats allemands, de prisonniers juifs sortis d'un camion dans une forêt française en 1942. Cherchez dans quelle région d'Europe autre que la France ce type de scène pourrait avoir eu lieu à cette date et expliquez pour quelles raisons.

• En vous référant au dossier pédagogique, précisez à quel moment une telle fusillade aurait pu avoir lieu en France.

• Identifiez dans le film plusieurs scènes qui montrent le peu d'importance que les nazis accordent à la vie des déportés juifs.

• En vous appuyant sur des exemples récents, montrez que l'antisémitisme n'a pas disparu en France.

LE MARQUAGE DES JUIFS

Le marquage des Juifs est devenu l'un des des symboles des persécutions antisémites durant la guerre, souvent évoqué à travers la désignation du port de « l'étoile jaune ». Cependant, le signe distinctif utilisé pour cette politique n'a pas été uniforme et la majorité des victimes ont porté d'autres symboles infamants.

Dès les premiers jours de l'occupation de la Pologne, dans diverses localités, des mesures astreignant les populations juives à porter un signe distinctif sont instaurées. Le 23 novembre 1939, un décret ordonne à tous les Juifs de plus de 12 ans se trouvant dans le Gouvernement général, soit près de 2 millions de personnes, de porter un brassard blanc frappé d'une étoile bleue. Peu à peu, le marquage des Juifs va s'étendre à travers l'Europe allemande. À l'été 1941, avec l'invasion de l'URSS, ce sont les Juifs des territoires soviétiques occupés qui sont marqués par divers symboles. Le 1er septembre 1941, ce sont les Juifs se trouvant en Allemagne qui sont à leur tour contraints au port d'un signe infamant, cette fois une étoile jaune cousue sur la poitrine. La même mesure, recourant au même symbole, une étoile jaune, est promulguée au printemps 1942 en Belgique, aux Pays-Bas et dans la France occupée. De nombreux pays alliés au IIIe Reich prennent également des mesures semblables.

Extrait du film - Prisonniers juifs arrivant au camp

Pour le Reich, l'objectif de ce marquage est double : d'une part, il s'agit d'humilier les Juifs en mettant en place cette politique et, d'autre part, de les rendre immédiatement identifiables, afin de les isoler du reste des populations locales. Cependant, le marquage provoque parfois un effet inattendu pour les persécuteurs : en France par exemple, l'introduction de l'étoile jaune en zone occupée, notamment à Paris, provoque un fort courant de sympathie en faveur des Juifs. Cette réaction dissuade ainsi Vichy de l'adopter en zone libre, le régime français ne voulant pas que les Juifs bénéficient des faveurs de la population. Même après l'entrée des troupes allemandes à la fin de l'année 1942, l'étoile jaune n'y sera pas portée.

LES CAMPS DE TRANSIT

La « solution finale » a été réalisée avec la mise en place d'un certain nombre de camps de transit. Dans un grand nombre de territoires de l'Europe allemande, de tels camps de transit étaient inutiles, les populations juives se trouvant déjà concentrées dans des ghettos à partir desquels étaient directement organisées les déportations. En revanche, dans d'autres territoires, en premier lieu ceux d'Europe de l'Ouest où les populations juives n'avaient pas été concentrées au préalable, les camps de transit ont constitué un rouage essentiel, une véritable plaque tournante vers la mort. Dans les territoires qui en étaient dotés, les Juifs arrêtés étaient transférés et regroupés dans les camps de transit, avant d'être déportés vers les centres de mise à mort de la « solution finale ». Souvent, les victimes ne faisaient que transiter quelques jours, parfois à peine 48 heures, par ces camps.

Le réalisateur, Vadim Perelman, explique à propos du camp où se déroule l'action du film : « C'est bien le Struthof [3], même si le film ne reproduit pas ce camp à l'identique. Je ne voulais pas tourner un documentaire. Je dirais que mon camp est composite : les portes d'entrée par exemple sont inspirées du camp de Buchenwald.[4] C'est un camp de transit. » Choix assumé par le réalisateur, le camp imaginé pour le film mêle plusieurs réalités, à la fois celle des camps de transit et celles des camps de concentration, et agrège des éléments provenant de différents camps, certains aisément identifiables, d'autres moins.

Par bien des aspects, le camp représenté dans le film rappelle ces camps de transit, tel que Drancy en France, Malines en Belgique, San Sabba en Italie, ou d'autres encore comme Westerbork aux Pays-Bas ou Zilina en Slovaquie, à partir desquels a été déportée la plus grande partie des populations juives de chacun de ces pays. Bien que différents des camps de concentration (ou KL, *Konzentrationslager*) qui constituent un système distinct auquel les camps de transit ne se rattachent pas, leur fonctionnement est similaire en certains points.

LA CITÉ DE LA MUETTE, DRANCY

Parmi les 75 000 Juifs déportés de France, près de 63 000 ont transité par le camp de Drancy, principale plaque tournante de la « solution finale » en France à partir de 1942. Installé dans la cité HBM (habitation à bon marché) de la Muette, construite dans les années 1930, le camp est constitué par un immeuble en forme de U, dont l'accès est bloqué grâce à une ceinture barbelée. Utilisé brièvement par l'armée allemande à l'été 1940 comme camp pour prisonniers de guerres français et britanniques *(stalag)*, le camp pour Juifs commence à fonctionner en août 1941 à la suite de la rafle du XIe arrondissement, déclenchée le 20 août. Les 4 230 personnes arrêtées sont alors convoyées vers la cité de la Muette qui devient un camp d'internement.

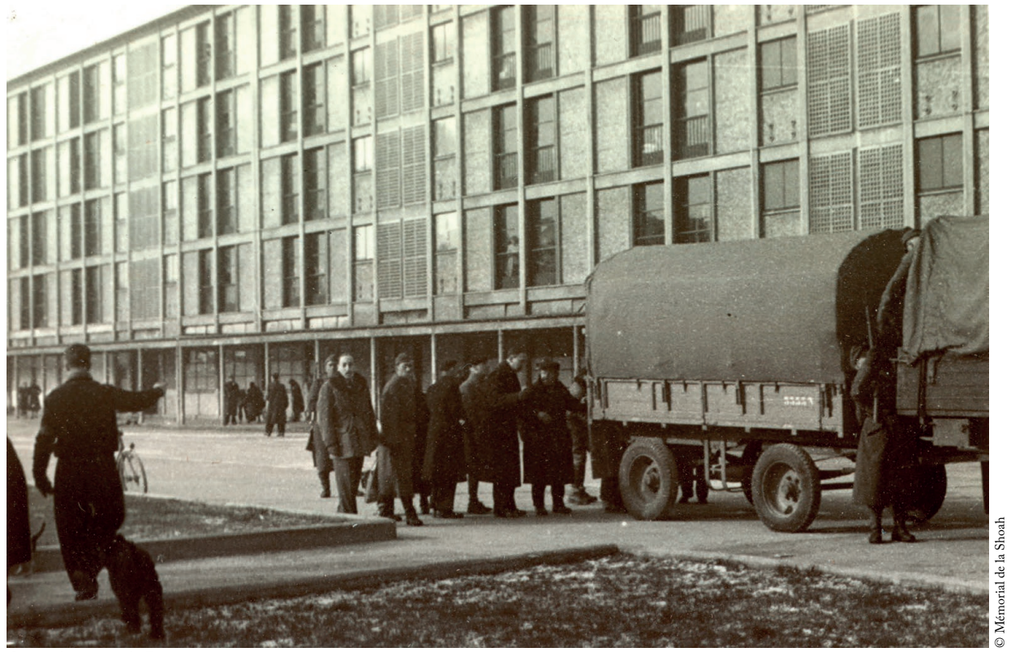
Mais à l'été 1942, le camp d'internement de Drancy devient camp de transit de la « solution finale ». Se trouvant à proximité de deux gares ferroviaires – Le Bourget, qui servira aux déportations jusqu'en juin 1943, et Bobigny, d'où partiront les convois à partir de l'été 1943 – le site constitue le lieu idoine pour centraliser les Juifs arrêtés dans tout le pays.

Les Juifs arrêtés dans toute la France, que ce soit à Paris lors de la rafle du Vel' d'Hiv' les 16 et 17 juillet, comme lors de la rafle de zone libre le 26 août 1942, sont dirigés vers Drancy, d'où ils sont déportés dans la foulée vers Auschwitz. En quelques mois, plus de 30 000 personnes transitent ainsi par ce camp, souvent pour 48 heures seulement.

[3] Cf p.15 KL Natzweiler-Struthof

[4] Cf p.18 Les slogans dans les camps

Alors que le site était initialement géré par l'administration française, il passe sous contrôle allemand à l'été 1943. Il est désormais placé sous l'autorité du SS Aloïs Brunner, adjoint d'Adolf Eichmann. Il transforme en profondeur le fonctionnement du camp, dont désormais seule la garde extérieure est confiée à la gendarmerie française, et y fait appliquer un régime proche de celui des camps de concentration. Des détenus sont détachés vers des camps-satellites rattachés au camp de Drancy, comme les camps de Lévitan, Bassano et Austerlitz, situés dans Paris et où les prisonniers sont chargés de trier et empaqueter les biens pillés, qui sont ensuite expédiés en Allemagne. D'autres prisonniers sont affectés à diverses tâches, tels des chantiers de construction.



© Mémorial de la Shoah

Camp de transit de Drancy, 1944

Extrait du film - Arrivée des prisonniers au camp

CASERNE DOSSIN, MALINES

Bâtiment militaire construit en 1756 dont l'architecture n'est pas sans rappeler celle du camp du film, il est choisi en juillet 1942 par les Allemands pour devenir le camp de transit pour la Belgique. Le choix trouve sans doute son origine dans le positionnement géographique de la ville de Malines, à mi-chemin entre Bruxelles et Anvers, où se trouvaient les populations juives les plus importantes du pays.

Entre le 4 août 1942, date de départ du premier convoi vers Auschwitz, et le 31 juillet 1944, date de départ du dernier convoi, vingt-sept convois de déportation emmènent près de 25 000 Juifs vers Auschwitz, soit la presque totalité des victimes juives de Belgique pendant la guerre. Parmi elles figurent également plusieurs centaines de Juifs de France arrêtés dans le Nord-Pas-de-Calais, qui se trouve alors rattaché au Gouvernement militaire de Belgique.

La caserne Dossin présente également une autre particularité : le 15 janvier 1944, un convoi emporte 351 Tsiganes arrêtés en Belgique et dans le Nord-Pas-de-Calais. Parmi les victimes, qui sont en majorité des femmes et des enfants, figurent 145 Tsiganes français, arrêtés entre novembre 1943 et janvier 1944 et détenus à Malines jusqu'à leur déportation.

DR

Camp de transit de la Caserne Dossin, Malines, été 1942

RISIERA DI SAN SABBA (ITALIE)

La Risiera di San Sabba est sans doute le site qui, par son fonctionnement, se rapproche le plus du camp représenté dans *Les Leçons persanes*. Ce camp est créé par les Allemands à Trieste après l'armistice Badoglio et l'occupation du nord du pays en septembre 1943. Il est installé dans les bâtiments en brique d'une ancienne rizerie *(risieria)* abandonnée et qui se trouve à l'écart de la ville. San Sabba est à la fois un camp de transit pour les Juifs dans le cadre de la « solution finale » et un *Polizeihaftlager*, un camp de police.

En effet, la Risiera est alors étroitement liée aux opérations de lutte anti-Partisans menée par les Allemands dans la région; lutte qui dépasse la seule Italie et vise tout à la fois Italiens, Slovènes et Croates. Le camp sert dans le cadre de ces opérations de lieu de torture et d'interrogatoire des Partisans capturés. Hommes, femmes et enfants juifs arrêtés dans le Frioul, mais aussi en Vénétie et parfois en Slovénie sont aussi dirigés vers San Sabba.

Le camp fonctionnant jusqu'en avril 1945, il verra passer entre 20 000 et 25 000 prisonniers, qu'il s'agisse de Juifs, de Partisans ou d'otages capturés lors des opérations de « pacification » menées dans la région. Le caractère mixte du site, où se mêlent plusieurs logiques en fait un lieu particulier, notamment dans son fonctionnement. Parmi les prisonniers des diverses catégories, au moins 2 000 personnes ont été exécutées dans les bâtiments de la Risiera.

EN CLASSE

• À quels éléments dans le film voit-on que le camp de déportés est aussi un camp de transit pour les déportés juifs ?

• Vers quelle direction les prisonniers sont ensuite déplacés et quel sort les attend à leur arrivée ?

DR

Site de l'ancien camp de Risiera di San Sabba

Extrait du film - Vue extérieure du camp

II. LE SYSTÈME CONCENTRATIONNAIRE ET LA MACHINE RÉPRESSIVE NAZIE

Apparus dès le début du régime, les camps de concentration (*Konzentrationslager*, KL) sont l'un des principaux symboles de la répression nazie. Placés rapidement sous le contrôle de la SS, ils vont se développer à partir du modèle que constitue le camp de Dachau. Parmi les préceptes qui règlent la logique des camps, il en est un qui est d'une importance capitale et imprime une marque spécifique au système concentrationnaire nazi : si un individu ne s'amende pas, il n'est pas récupérable ; sa mort est alors un événement négligeable. C'est ainsi que, dans les camps, la valeur de la vie humaine devient toute relative.

Le camp du film emprunte également de multiples aspects des KL du régime nazi. On peut identifier des éléments spécifiques renvoyant, d'une manière ou d'une autre, à plusieurs camps, comme le Struthof, Mauthausen ou encore Auschwitz.

La mission première des camps de concentration est avant tout liée à la gestion de la population allemande – la *Volksgemeinschaft* ou « communauté du peuple », définie sur des critères raciaux –, comme le reflète la géographie des camps : ils sont systématiquement érigés dans le territoire allemand et accompagnent les extensions territoriales du Reich. Apparaissant dans chaque territoire annexé, ils deviennent également à partir de 1938-1939 un instrument de répression contre les populations étrangères : les Tchèques et les Polonais sont ainsi les premiers acheminés vers les KL dans le cadre de politiques ayant pour objectif de terroriser les populations occupées. Ils sont bientôt suivis par des centaines de milliers de détenus provenant de toute l'Europe allemande, de la France jusqu'aux territoires soviétiques. Alors que les camps ne comptent que 21 000 détenus en 1939, leur nombre s'élève à 524 000 en 1944. On estime qu'au total, 1,7 million d'hommes et de femmes ont été envoyés vers les camps de concentration, parmi eux, environ un tiers est mort du fait des conditions extrêmes qui y règnent, notamment le travail forcé, la brutalité des gardiens ou encore lors des évacuations des camps, surnommées les « Marches de la mort ».

Si le système concentrationnaire nazi a servi à de multiples politiques répressives, les plus meurtrières se déroulent en dehors de celui-ci, notamment les politiques d'assassinat. Ainsi, en ce qui concerne les Juifs, le système concentrationnaire ne joue qu'un rôle à la marge. Hormis de rares exceptions (comme lors du pogrom du 9 novembre 1938), le sort des Juifs relève d'autres mécanismes et d'autres lieux. Seule une faible proportion de Juifs va entrer dans le système concentrationnaire, à partir d'un camp en premier lieu, celui d'Auschwitz. L'immense majorité de la population juive a été déportée à destination de lieux dévolus au seul assassinat, comme les centres de mise à mort comme Treblinka, Belzec ou encore Sobibor, où il n'y avait ni détention ni astreinte au travail. La seule exception réside dans le fonctionnement d'Auschwitz, où se trouve à la fois un immense camp de concentration et un centre de mise à mort. Parmi les déportés juifs à Auschwitz, une partie est temporairement épargnée et « sélectionnée » pour le travail. Ce sont certains de ces déportés, encore en vie au printemps 1945, qui seront découverts par les Alliés parmi les détenus des camps de concentration libérés. C'est en raison de la présence de ces rares Juifs qui avaient échappées à l'assassinat de masse dans les centres de mise à mort que s'est ancrée, au sortir de la guerre, l'idée liant les Juifs au système concentrationnaire.

KL NATZWEILER-STRUTHOF

Parti pris assumé par Vadim Perelman, le camp des *Leçons persanes* s'inspire également de Natzweiler-Struthof, seul camp de concentration se trouvant aujourd'hui sur le territoire français, en Alsace. De fait, après la défaite de la France à l'été 1940, l'Alsace, ainsi que la Moselle, sont annexées au Reich et deviennent parties intégrantes du territoire allemand.

© Bruce J. McCroby

Le KL Natzweiler-Struthof après la Libération

En mai 1941, la SS crée un camp sur les hauteurs qui surplombent le village de Natzweiler (Natzwiller en français). Le site est choisi en raison, entre autres, de l'existence d'une gare non loin, à Rothau : les prisonniers rejoindront le camp distant de sept kilomètres en marchant le long d'une route qui s'élève à travers les bois jusqu'au Struthof. Autre raison pour le choix du site : la présence d'une carrière de granit rose qui constitue le principal chantier de travail auquel sont astreints les quelques 1 500 détenus qui se trouvent rassemblés au camp. Ces deux aspects du camp – la présence des arbres et d'une carrière (à proximité) – se retrouvent d'ailleurs dans plusieurs séquences du film.

Un rescapé témoigne du labeur dans cette carrière : « Je me suis retrouvé directement au Steinbruch et c'est un travail très dur. De temps en temps on creusait des trous. Puis on y mettait de l'explosif qui détachait des blocs de pierre, de gravier et de gravas. Puis il y a des rails qui sont placés, une petite voie étroite pour des wagonnets à benne basculante, des wagonnets un peu coniques. Et pour chaque wagonnet, il y a quatre ou cinq hommes et alors c'est, hop, chargez-moi tout ça. Il y avait six à huit de ces petits trains qu'il fallait charger. Il fallait soulever des blocs lourds et les mettre dans les wagonnets. Quand les wagonnets étaient pleins, le chef indiquait qu'il fallait les déplacer. Il fallait alors qu'on les pousse sur cinq cent mètres le long de la paroi rocheuse. Et puis on déversait le tout, le chargement dégringolait en bas et puis il fallait retourner ». Jaap Van Mesdag[5]

On estime qu'environ 52 000 prisonniers ont été détenus entre 1941 et 1945 au Struthof et dans ses camps annexes. Parmi eux, 22 000 vont mourir.

[5] http://www.struthof.fr/fr/le-kl-natzweiler-1941-1945/les-lieux-du-camp-central/la-carriere/

KL MAUTHAUSEN

Si le Struthof constitue le noyau central en matière d'inspiration, la scène où l'on voit Gilles être amené dans une carrière où se trouvent déjà d'autres prisonniers en train de piocher renvoie aussi visuellement à une photographie prise par les SS au camp de Mauthausen : la reconstitution de la photographie est ici évidente.

DR

Travail forcé dans la carrière du KL Mauthausen, 1942

Extrait du film - Gilles et les prisonniers dans la carrière

Le KL Mauthausen a été créé par les SS sur une colline à une quinzaine de kilomètres de la ville autrichienne de Linz, à l'été 1938, quelques mois à peine après le rattachement de l'Autriche au Reich. Le site fut choisi là aussi en raison de la présence d'une carrière de granit qui va constituer la principale activité pour les prisonniers durant les premiers temps de fonctionnement du camp. Mais Mauthausen va peu à peu s'agrandir au point de devenir l'un des plus importants camps de concentration, avec près d'une centaine de camps-satellites rattachés, dont ceux de Gusen où se trouvait également des carrières. Dernier des camps découverts par les Alliés en 1945, Mauthausen compte alors près de 85 000 détenus répartis entre le camp principal et ses différents sous-camps. Au total, ce sont au moins 190 000 personnes qui ont été enregistrées à Mauthausen entre 1938 et 1945, dont environ 90 000 qui y sont mortes.

KL AUSCHWITZ

Si Auschwitz ne sert pas de référence directe dans le film, les pylônes recourbés ceinturant le camp ne manquent pourtant pas de rappeler ceux du plus tristement célèbre des camps de concentration, bien que ce type de pylônes ne lui soit pas propre et ait été utilisé dans différents camps, il est devenu l'un des emblèmes d'Auschwitz et de Birkenau.

DR

Site de l'ancien KL Auschwitz

Créé au printemps 1940 dans la Silésie annexée au Reich, le camp d'Auschwitz est d'emblée l'un des plus importants du système concentrationnaire. Installé dans une ancienne caserne polonaise et destiné à mettre au pas les populations de la Pologne occupée, il va rapidement croître et devenir le plus imposant des camps, notamment avec la construction à partir de l'automne 1941 d'un second camp, destiné à accueillir près de 150 000 détenus, à Birkenau. Mais le site d'Auschwitz va se voir doté d'une autre dimension en plus de sa fonction concentrationnaire : un centre de mise à mort dévolu à l'assassinat des Juifs déportés depuis toute l'Europe est mis en place à Birkenau à partir du printemps 1942. Cette spécificité – la présence dans un même lieu d'un camp de concentration et d'un centre de mise à mort – confère à Auschwitz un ensemble de particularités qui en font un lieu sans équivalent. Au total, 1 100 000 Juifs y sont

déportés, dont près de 900 000 qui sont immédiatement assassinés sans jamais avoir franchi les portes du camp de concentration. 200 000 sont quant à eux « sélectionnés » pour le travail et rejoignent au camp les quelques 200 000 détenus – majoritairement Polonais – acheminés là entre 1940 et la fin de l'année 1944. On estime que parmi les 400 000 prisonniers enregistrés à Auschwitz-Birkenau, plus d'un sur deux est mort.

EN CLASSE

• Montrez, à l'aide de plusieurs scènes du film, comment de nombreux déportés sont contraints au travail forcé.

• Quelles sont les informations dont dispose le spectateur du film pour se faire une idée de la pénibilité des conditions de vie des déportés ?

• Qui sont les responsables des coups portés aux deux frères juifs italiens ? Pourquoi sont-ils aussi violents ?

LES SLOGANS DANS LES CAMPS

Parmi les symboles attachés aux camps de concentration, le slogan marquant l'entrée du camp d'Auschwitz, *Arbeit macht frei* (« Le travail rend libre »), est l'un des plus emblématiques. L'apposition de ce slogan à l'entrée des camps trouve son origine à Dachau. C'est là qu'en 1936 Theodor Eicke, commandant de Dachau puis organisateur de l'ensemble du système concentrationnaire, fait orner la grille du camp de cette phrase. Injonction cynique affirmant les « bienfaits » de la rééducation par le travail à destination des prisonniers pénétrant dans le camp, elle elle se propage rapidement dans d'autres camps du système concentrationnaire : on la retrouve ainsi sur les grilles de Sachsenhausen, Flossenbürg, Gross Rosen, Theresienstadt ainsi que sur celle d'Auschwitz donc. La grille du camp de Buchenwald, à l'instar de celle du camp du film, est quant à elle ornée d'un *Jedem das Seine*, soit « À chacun son dû » ou « À chacun selon son mérite ».

DR

Portail d'entrée du camp du KL Dachau

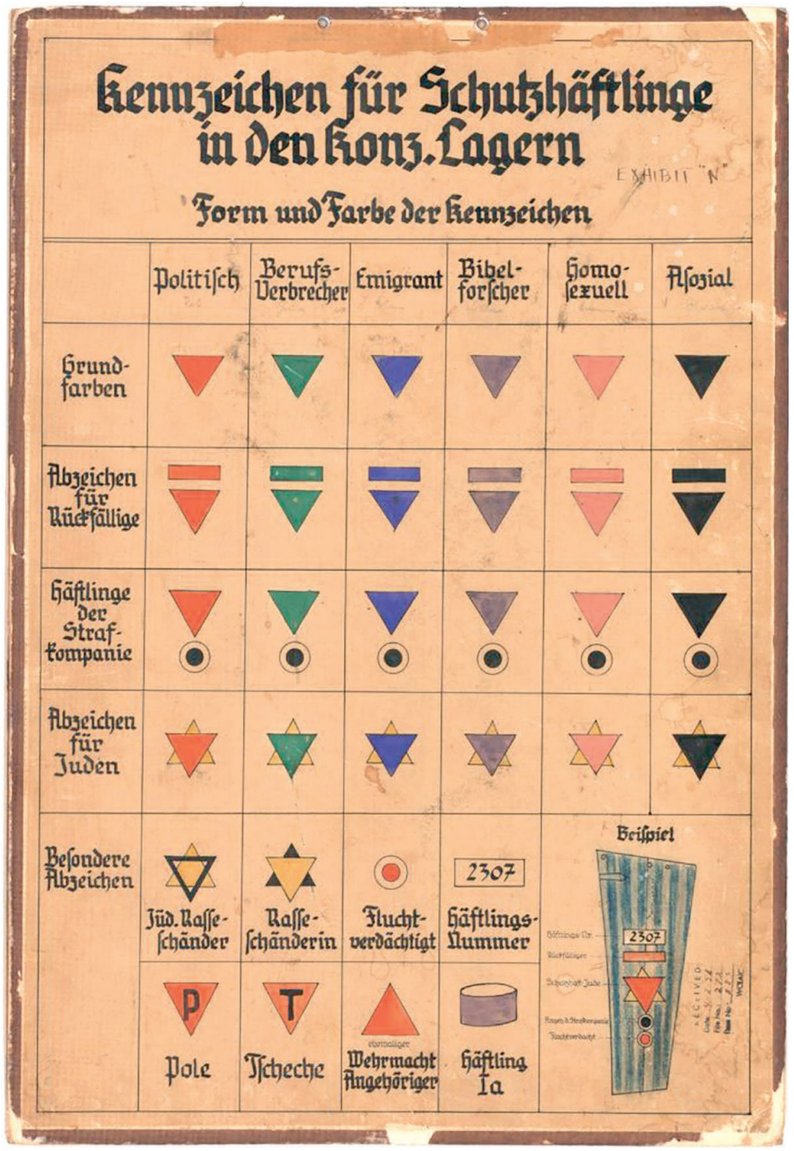
Extrait du film - Portail d'entrée du camp

Les slogans participent largement du décorum mis en place dans le système concentrationnaire et jalonnent la vie dans les camps. Ils constituent autant d'injonctions à l'égard des prisonniers, souvent de manière dérisoire, absurde ou cynique. Nombre de blocks sont ainsi ornés de slogans ayant trait à l'hygiène : *Eine Laus – Dein Tod* (« *Un pou, ta mort* »), *Dein Block ist dein Heim* (« *Ton block est ta demeure* ») ou encore *Halt dich sauber* (« *Reste propre* »). Autant d'ordres absurdes eu égard à la réalité des conditions de détention qui ne vont aller qu'en se dégradant au fil des années, pour devenir totalement dantesques à partir de 1940. Alors que ces slogans jalonnent les murs des blocks de détention, l'accès aux latrines ou aux douches – également ornées de ces phrases – est la plupart du temps extrêmement limité, voire dans certains camps rarissime. À Auschwitz-Birkenau, la plupart des détenus restent souvent des semaines sans pouvoir se laver.

En janvier 1939, alors que les informations sur la réalité qui prévaut dans les camps de concentration nazis circulent de plus en plus et que de multiples témoignages sont publiés (en France, aux États-Unis…), Heinrich Himmler déclare dans un discours afin de contrer ces rumeurs : « *La devise inscrite au-dessus de ces camps est : "il y a une voie vers la liberté". Ses jalons sont l'obéissance, la diligence, l'honnêteté, l'ordre, la propreté, la tempérance, la vérité, l'esprit de sacrifice et l'amour de la patrie.* » Rapidement, cette déclaration est reprise à travers les camps et orne les murs de certains bâtiments. À Dachau, elle est même peinte sur le toit de l'un des édifices du camp.

LE MARQUAGE DANS LES CAMPS

Alors qu'initialement les camps de concentration sont utilisés afin de briser l'opposition politique aux nazis et de la mettre au pas, en s'attaquant en premier lieu aux militants des partis de gauche – communistes et socialistes – et aux syndicalistes, ils deviennent dans les années qui suivent la prise du pouvoir, un instrument de contrôle de la société allemande, destiné à « rééduquer » les individus jugés déviant du projet d'édification sociale voulu par le régime nazi. La multiplication des injonctions sociales et politiques imposées par le régime nazi entraîne la création de nouvelles catégories de personnes envoyées vers les camps. C'est pour cette raison qu'à partir de 1937-1938 commence à apparaître un système de marquage visant à distinguer les différents groupes de prisonniers présents dans les camps. Ces marques, des triangles, viennent s'ajouter à la tenue rayée (surnommée plus tard « pyjama ») portée par les détenus, héritage de la tenue carcérale utilisée dans les pénitenciers de par le monde au XIX^{e} et début du XX^{e} siècle.



© ITS Archive, Arolsen Archives

Les triangles rouges marquent les prisonniers politiques, quelle que soit leur appartenance politique. Les triangles verts sont eux utilisés pour les *Berufsverbrecher*, littéralement « criminels professionnels », détenus de droit commun aux casiers judiciaires chargés. La catégorie des triangles noirs rassemble un vaste ensemble de personnes que les nazis qualifiaient d'« asociales », désignation derrière laquelle on trouve pêle-mêle des vagabonds, des prostituées ou encore des gens qualifiés d'« oisifs » (*Arbeitsscheu*). Les témoins de Jéhovah, envoyés dans les camps en raison de leur refus d'abandonner certains principes religieux incompatibles avec les exigences du régime nazi, sont quant à eux les triangles violets, tandis que les homosexuels sont les triangles roses. Enfin, les triangles bleus viennent distinguer ceux ayant commis le délit d'avoir « émigré » : avec les annexions et occupations qui débutent en 1938 avec l'*Anschluss* (rattachement) de l'Autriche et les Sudètes, certains d'entre eux sont ainsi repris et envoyés en camp afin d'être « rééduqués ».

La vie au sein du système concentrationnaire s'organise dès lors largement autour de ces marques qui distinguent immédiatement les détenus. Le marquage constitue l'une des bases de l'organisation de la vie concentrationnaire : les prisonniers se regroupent selon les catégories auxquels ils sont assignés par les SS, les triangles constituant un marqueur d'identité désormais intangible – quel que fut par ailleurs la réalité du classement dans l'un ou l'autre groupe, un détenu arrêté pour des raisons politiques pouvant par exemple être classé comme criminel. À partir de 1939, les camps de concentration deviennent un instrument répressif utilisé par le régime nazi contre les populations non allemandes. Mais les six catégories demeurent réservées aux seuls détenus allemands. Les autres prisonniers, quelle que soit la raison de leur arrestation, sont, hormis rares exceptions, marqués sur leur « pyjama » par un triangle rouge au centre duquel figure une initiale indiquant leur nationalité (P pour polonais, F pour Français…).

EN CLASSE

• Quel signe distinctif permet de reconnaître les déportés juifs dans le film ? Comparez-le avec le tableau indiqué dans le dossier, que remarquez-vous?

LES SS, MAÎTRES DES CAMPS

À partir du milieu des années 1930, les camps de concentration passent sous le contrôle exclusif de la SS. Dès lors, ce sont exclusivement des membres de la SS qui assurent la garde des camps : rassemblés au sein des SS-*Totenkopfverbände* (« unités SS à tête de mort ») créées dans ce but en 1936, ils constituent les premières unités armées de la SS, bien avant que ne soit créée la Waffen-SS, mise sur pied fin 1939. Il va dès lors exister une circulation entre les SS-*Totenkopfverbände* et la Waffen-SS, les membres de l'une passant ensuite à l'autre, au gré des besoins et des assignations.

La gestion des camps telle que mise en place par la SS repose notamment sur le fait de confier à certains groupes de détenus la gestion interne du camp, selon une logique de « diviser pour mieux régner » (les criminels contre les politiques, les Allemands contre les Polonais…) : de nombreux postes à responsabilités (comme les Kapos, en charge des groupes de travail) se trouvent ainsi aux mains de prisonniers privilégiés qui, en échange d'avantages, assurent la bonne marche d'une partie des opérations et de la discipline. En règle générale, les SS ne pénètrent que rarement à l'intérieur du périmètre de détention à proprement parler, considéré comme dangereux tant en raison de la présence des prisonniers que des maladies et de la saleté. L'essentiel de l'activité des SS s'exerce depuis l'extérieur, qu'il s'agisse de la surveillance du camp ou de la gestion des différents services administratifs.

Les membres de SS-*Totenkopfverbände* sont régulièrement nommés d'un camp à un autre, assurant ainsi une forme de continuité dans tout le système concentrationnaire, et disséminant leur expérience à chaque nouvelle création de camp. Cette dimension est par exemple illustrée par la présence du slogan *Arbeit macht frei* dans de nombreux camps. Inscrit initialement sur le portail de Dachau, il est repris dans les camps créés sous l'égide d'hommes qui ont tous été formés et fait leurs premières armes à Dachau. Si seuls les hommes sont membres de la SS, et donc de la garde des camps, à partir de 1937 et de la création d'un camp de concentration pour femmes, Lichtenburg, un corps de gardes féminines, qui ont rang d'auxiliaires et non de SS, est mis sur pied. D'autres femmes servent quant à elles comme auxiliaires dans les divers services des camps.

EN CLASSE

• Quelles informations sur la vie quotidienne des gardes du camp nous fournit la scène du repas en plein air ?

III. ÉCRIRE L'HISTOIRE À PARTIR DE TRACES

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale il existe une confusion, et une incompréhension concernant la « solution finale » et les camps de concentration. Ces derniers n'ont pas été pour les nazis un instrument au service du projet de destruction des Juifs d'Europe. Pourtant, le sort des Juifs est souvent confondu avec le système concentrationnaire. L'une des raisons principales réside dans la présence de prisonniers juifs, relativement nombreux, au moment de la découverte des camps de concentration par les armées alliées au printemps 1945. Les images prises alors, films ou photographies, ont largement participé à fixer dans les représentations l'horreur concentrationnaire, qu'il s'agisse des prisonniers survivants décharnés ou des masses de corps amoncelés. Pourtant, cette réalité n'a que peu de rapport avec la « solution finale ». Des lieux où celle-ci a été réalisée, les centres de mise à mort en particulier, il ne reste rien en 1945 : Treblinka, où 900 000 Juifs ont été assassinés, comme Belzec et ses 430 000 victimes, ou Sobibor où 180 000 personnes ont perdu la vie, tous ont été détruits et arasés. Quant aux corps, ils ont été incinérés. Il ne reste dès lors aucune trace visible du processus de destruction, au contraire du système concentrationnaire dont les camps se comptent par centaines à travers l'Europe et sont découverts les uns après les autres, la plupart du temps intacts.

Site du centre de mise à mort de Treblinka en 1945 : ossements et charnier découverts par l'Armée rouge

©Mémorial de la Shoah

La Shoah s'est déroulée loin du système concentrationnaire qui n'a jamais eu vocation à en être l'un des instruments. Là où les camps avaient pour mission de détenir des prisonniers de diverses catégories, dans des conditions souvent meurtrières, la « solution finale » est quant à elle un projet d'assassinat qui ne requiert aucun site de détention de long terme, si ce ne sont des camps de transit ou d'autres lieux de rassemblement, comme les ghettos en Pologne, qui constituent l'ultime étape avant la déportation dont la finalité unique est la mort. C'est donc dans ce but qu'ont été érigés par les nazis des centres de mise à mort, dont le seul but est l'assassinat.

Les centres de mise à mort ont d'abord été conçus dans le cadre de l'opération T4, visant à assassiner en Allemagne certaines catégories de malades, considérés comme constituant une menace de dégénérescence pour la « race aryenne ». Six sites – des cliniques psychiatriques dans lesquelles des chambres à gaz sont aménagées – répartis à travers l'Allemagne et l'Autriche ont ainsi été utilisés en 1940 et 1941 pour tuer près de 70 000 victimes qui y ont été acheminées, tandis que plusieurs milliers d'autres ont été exécutées, par d'autres moyens, là où elles se trouvaient.

La mise en œuvre de la « solution finale » est elle aussi assurée par deux méthodes utilisées simultanément : exécuter les victimes sur place, là où elles vivent, par des groupes de tueries mobiles qui feront entre 1941 et 1944 des centaines de milliers de victimes, ou alors les déporter vers des centres de mise à mort, parfois sur de brèves distances, comme les Juifs de Varsovie déportés à Treblinka, à 80 kilomètres de la capitale polonaise. Les centres de mise à mort sont des lieux dépourvus de structures, en dehors de celles dévolues à l'assassinat. Seules quelques poignées de détenus sont maintenus en vie afin de procéder à diverses opérations annexes : tri des biens des victimes et destruction des corps. Ainsi, hormis quelques dizaines de rescapés évadés de Treblinka à la suite d'une révolte le 2 août 1943, les 900 000 personnes qui ont été déportées y ont immédiatement trouvé la mort, comme celles envoyées à Belzec, Sobibor ou encore Chelmno, pour ne citer que les centres de mise à mort les plus importants. Toutefois, un site se distingue dans cet ensemble : Auschwitz.

DR

Le centre de mise à mort de Sobibor, été 1943

Pour répondre aux besoins du colossal projet que constitue la ville d'Auschwitz (ses usines, ses mines, ses chantiers), les SS mettent en place une politique particulière : parmi les Juifs acheminés en masse depuis toute l'Europe vers le centre de mise à mort d'Auschwitz, une faible proportion est temporairement épargnée en étant « sélectionnée » pour travailler. Ils sont envoyés en détention dans le camp de concentration, qui constitue une exception : seul Auschwitz a détenu en masse des Juifs. Et quand, à partir de l'été 1944, face à l'avancée de l'Armée rouge, débutent les transferts de prisonniers vers d'autres camps, figurent parmi eux les détenus juifs encore en vie, qui se retrouvent ainsi répartis dans l'ensemble du système concentrationnaire. Ce sont ces rescapés qui seront libérés au printemps 1945.

©Yad Vashem

« Sélection » de déportés juifs de Hongrie à Birkenau, mai 1944

MENTIR POUR SURVIVRE : ÉCHAPPER À LA SHOAH

Le mensonge érigé comme fable se trouve dans de nombreuses œuvres de fiction traitant de la Shoah, qu'il s'agisse de *Jacob le menteur*, roman de Jurek Becker, lui-même rescapé du ghetto de Lodz et de plusieurs camps, qui fut adapté en film en 1975, ou encore de *Train de vie,* film de Radu Mihaileanu sorti au cinéma en 1998. Le recours au mensonge par Gilles qui s'invente une ascendance iranienne et la maîtrise d'une langue perse inventée de toutes pièces, même s'il peut s'apparenter à une fable, renvoie néanmoins, sous une forme allégorique ou amplifiée, à une réalité historique : celle de la nécessité de mentir afin de pouvoir survivre face à la persécution et à la chasse à l'homme.

Pour un grand nombre de Juifs, le mensonge a constitué à de nombreux égards un moyen de tenter d'échapper à la mort, et une grande majorité de ceux qui ont survécu le doivent au fait d'avoir menti. Ainsi, cacher ses origines et son identité a été le moyen le plus évident d'échapper aux persécutions, quand cela était possible, selon les territoires et leurs spécificités propres. On estime qu'en France par exemple, ce sont sans doute 10% des 330 000 Juifs qui se sont soustraits au recensement obligatoire mis en place par Vichy à l'été 1941. Lorsqu'un an plus tard débutent les grandes rafles et les déportations, ce sont des dizaines de milliers de Juifs qui se réfugient dans la clandestinité, recourant quand ils le peuvent à de fausses identités. Des milliers d'entre eux, voire davantage, seront arrêtés par la police et déférés devant les tribunaux pour « défaut de déclaration » en tant que Juif ou pour usage de fausse identité, certains étant, une fois leur peine purgée, livrés aux Allemands et déportés.

À Auschwitz, mentir est également un moyen permettant d'échapper à la mort, dès l'arrivée et la « sélection » à laquelle sont soumis les déportés juifs : seuls les personnes valides de 15 à 45 ans sont « sélectionnées » pour le travail et entrent dans le camp, évitant l'assassinat immédiat. Les prisonniers membres du *kommando* chargé d'organiser les files, hommes d'un côté, femmes et enfants de l'autre, prennent le risque, alors qu'ils encourent la mort, de glisser à l'oreille des adolescents trop jeunes pour franchir la « sélection » de mentir sur leur âge. Imre Kertész, âgé de 14 ans lorsqu'il arrive en 1944 à Auschwitz décrit cette scène, rapportée par d'autres rescapés dans les mêmes circonstances, dans *Être sans destin* : « Ils ont été très curieux de savoir notre âge. Nous disions : *"Vierzehn, fünfzehn"* [quatorze, quinze], selon le cas. Ils se sont mis à faire non de la main, de la tête, de tout leur corps : *"Zehtsaïn* [seize], chuchotaient-ils de toutes parts, *zehtsaïn."* Étonné, j'ai demandé à l'un d'eux : *"Warum ?"* [pourquoi ?] *"Willst di arbeiten ?* [tu veux travailler ?]" – il me demandait si je voulais travailler, vrillant le regard comme vide de ses yeux cernés dans les miens. Je lui ai dit : *"Natürlich"* [naturellement], puisqu'en fin de compte, quand j'y pensais, j'étais venu pour ça. Sur quoi, il m'a saisi avec sa main jaune, sèche et dure, il m'a même fortement secoué le bras et donc : *"Zehtsaïn… ferchtaïst di ?… zehtsaïn !…"* [Seize… Tu comprends ? Seize !] Je voyais qu'il était en colère, la chose avait l'air si importante pour lui, me semblait-il, et comme on en avait parlé rapidement avec les gars auparavant, j'ai accepté, avec toutefois un certain enjouement : va pour seize ans. »

Dans l'univers concentrationnaire, mentir sur ses qualifications pour obtenir un poste dans un « bon » *kommando* de travail permet d'échapper aux affectations les plus meurtrières et accorde une meilleure possibilité de survie, à l'instar de Vladek Spiegelman qui dans *Maus* raconte comment il se fait passer à Auschwitz pour un zingueur et intègre ainsi un *kommando* de zingueurs. De multiples récits de rescapés sont jalonnés d'exemples de mensonges qui leur ont permis d'améliorer leurs chances de survie – sans négliger le fait que nombre de personnes, dans la clandestinité comme dans les camps, ont malgré tout fini par être capturées ou mourir. Il n'en demeure pas moins que le mensonge se trouve au cœur de la survie, à l'instar de l'histoire d'Oskar Schindler, portée sur les écrans par Steven Spielberg avec *La liste de Schindler,* où toute l'entreprise de sauvetage est fondée sur de multiples mensonges destinés à tromper les autorités allemandes.

EN CLASSE

• Pour quelle raison Gilles est-il sur le point d'être démasqué ? Pourquoi, finalement, ne l'est-il pas ?

LA DESTRUCTION DES PREUVES : FAIRE L'HISTOIRE SANS LES ARCHIVES

À la fin du mois de novembre 1944, les SS ordonnent le démontage des chambres à gaz de Birkenau. Au mois de janvier suivant, alors que les troupes soviétiques approchent, les structures encore existantes sont dynamitées et les baraques qui abritaient les monceaux d'effets personnels ayant appartenu aux victimes de l'extermination sont incendiées. Le 17 janvier 1945, 58 000 prisonniers encore capables de marcher sont sélectionnés et quittent Auschwitz à pied en direction de l'Ouest. Dans le même temps, les archives administratives de l'ensemble du complexe concentrationnaire et les photographies prises par les autorités du camp sont également brûlées. Peu avant leur fuite, les SS s'évertuent à laisser le moins de traces possible du crime de masse qui a coûté la vie à plus d'un million de personnes et dont ils sont responsables.

Extrait du film - Destruction des archives du camp par les SS

À Auschwitz comme dans les camps de concentration du Reich, les nazis détruisent ou tentent de détruire les registres où étaient inscrits les noms des déportés et les documents administratifs en rapport avec le gigantesque système concentrationnaire qu'ils avaient élaboré depuis la fin des années 1930. Mais les efforts déployés pour tenter d'effacer les traces du processus d'extermination des Juifs d'Europe entrepris à partir de 1941 sont encore plus systématiques.

Ce souci de faire disparaître les traces du crime n'est pourtant pas immédiatement consécutif aux premiers massacres [6]. À partir de l'été 1941, les *Einsatzgruppen* [7] laissent en effet derrière eux de très nombreux charniers en URSS ou à l'est de la Pologne. Mais dès l'automne 1942, les dirigeants nazis exigent des responsables des centres de mise à mort qu'ils fassent exhumer les corps des victimes, alors enterrés dans d'immenses fosses communes, pour les détruire par le feu. Certains déportés sont affectés à cette terrible tâche et sont, pour la plupart, exécutés une fois qu'elle est terminée. À partir de 1943, lorsque les centres de mise à mort de l'opération Reinhard sont progressivement fermés, ils sont systématiquement détruits et les rares survivants sont abattus. Le souci de détruire la plus grande partie des preuves du génocide est poussé à son paroxysme lorsque les autorités nazies décident de déterrer les victimes des massacres survenus en URSS à partir de l'été 1941 afin de les faire disparaître dans les flammes. L'opération, nommée « 1005 », est confiée à Paul Blobel.

[6, 7] Cf p.6 Le processus de destruction des Juifs d'Europe

Conscients de la défaite prochaine et des risques qu'ils encouraient d'être jugés pour les crimes commis, les nazis souhaitent faire disparaître la moindre trace des victimes juives du génocide et multiplient les efforts pour détruire les preuves matérielles de leurs atrocités. Toutefois, en raison de la précipitation dans laquelle les SS ont quitté les camps qu'ils administraient, les Alliés, Soviétiques à l'Est, Américains et Britanniques à l'ouest du Reich, sont parvenus à mettre la main sur de nombreuses archives qui n'avaient pas pu être totalement détruites ou sur des preuves qui subsistèrent malgré les efforts déployés par les bourreaux pour les faire disparaître. Parfois, les baraques remplies des effets personnels apportés par les déportés juifs n'avaient pas été totalement détruites. Les vêtements, les paires de chaussures, les outils et les tonnes de cheveux découvertes par les Soviétiques à Birkenau deviennent alors les preuves implacables des crimes commis. À Auschwitz, près de 40 000 négatifs des photographies réalisées à l'entrée des déportés dans le camp, près de 500 photographies prises par les SS représentant la construction du camp I et de nombreux documents de l'administration du complexe concentrationnaire ont été retrouvés.

Malgré cette tentative de dissimulation des preuves du génocide, les historiens disposent de nombreuses sources qui leur ont permis et leur permettent encore d'étayer les faits, leur chronologie, leur géographie et leur ampleur. Aux archives qui ont échappé à la destruction, il faut ajouter celles que l'on découvre a posteriori. C'est le cas de l'album d'Auschwitz[8], un ensemble de près de 200 clichés pris par des SS à Birkenau au printemps 1944 qui a été cédé au Mémorial de Yad Vashem au début des années 1980 ; et plus récemment encore, en 2007, l'album de Karl Höcker, composé d'une centaine de photographies montrant la vie des SS à Auschwitz.[9] Il subsiste également les traces archéologiques (charniers, bâtiments détruits) et surtout les témoignages des survivants, de certains « témoins » du crime, voire des bourreaux qui ont fait certaines dépositions sans équivoque, notamment lors des procès qui se sont déroulés depuis 1945.

EN CLASSE

• Que voit-on brûler lors du générique du début du film ?

• Pourquoi les officiers du camp accordent-ils une telle importance à ce geste ?

[8] https://www.yadvashem.org/yv/fr/expositions/album-auschwitz/index.asp

[9] Cf photographie p.5 extraite de l'album de Karl Höcker

IDENTIFIER LES VICTIMES, COLLECTER LES NOMS

Au-delà de l'établissement du nombre de victimes de la Shoah, estimé par la comparaison des données concernant les populations juives avant la guerre et à la fin de celle-ci, la question de l'identification individuelle des victimes a constitué, et constitue toujours, un enjeu essentiel : redonner une identité aux victimes englouties par le processus de destruction. Dans bien des cas, les tueurs n'ont guère pris la peine de dresser des listes nominatives, notamment lors des vagues de tueries de masses à l'est de l'Europe qui ont fait des centaines de milliers de victimes, se contentant de dresser une comptabilité macabre dûment consignée dans de multiples rapports destinés à Berlin. Même en France, parmi les centaines de Juifs exécutés sommairement en 1944 figurent des dizaines d'anonymes, comme par exemple pour l'une des victimes de la septuple exécution de Rillieux-la-Pape le 29 juin 1944.

Dans certains cas, les déportations à destination des centres de mise à mort étaient souvent accompagnées de listes nominatives, en particulier pour celles à destination d'Auschwitz. Mais dans le même temps, tous les documents d'identités des victimes étaient systématiquement détruits parallèlement à leur assassinat, ne laissant ainsi aucune trace de celles-ci. Si pour quelques pays comme la France, la Belgique ou l'Allemagne, certaines des listes dressées par les assassins ont pu être en partie retrouvées, cela n'est pas le cas pour l'immense majorité des victimes.

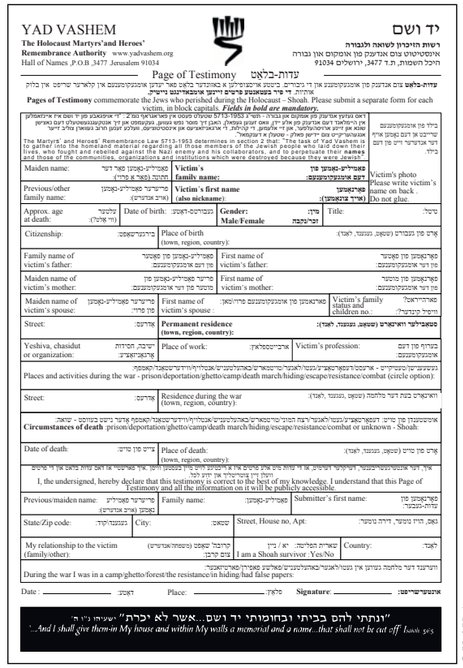
Dès la fin de la guerre, des rescapés tentent de nommer des victimes et de reconstituer des listes. C'est notamment le cas avec les *Yizkor Books* (livres du souvenir), ouvrages réalisés par les rescapés des communautés d'Europe centrale et orientale. Plusieurs centaines, chacun consacré à un village, un district ou une ville, sont réalisés grâce aux témoignages collectés auprès des survivants de chacun de ces lieux : aux évènements concernant l'histoire de ces communautés s'ajoutent des listes de victimes ou de rescapés, réalisées grâce aux témoignages collectés auprès des survivants de chacun de ces lieux.

EN CLASSE

• Qui sont les personnes dont le héros du film prononce le nom lors de la scène finale du film ?

• Pourquoi, selon vous, dire à haute voix le nom de ces personnes est important ?

Mais c'est avec la création du Mémorial de Yad Vashem en Israël en 1953 que la collecte des noms a connu sa plus importante initiative. Cette mission se trouve d'emblée au cœur de la création de ce musée-mémorial dont le nom signifie en hébreu « un monument et un nom ». Dès les années 1950, Yad Vashem engage une campagne d'identification des victimes, collectant non seulement des documents mais également des témoignages grâce à des « formulaires spécifiques ». Existant dans plus de vingt langues, ces formulaires permettent de récolter tout à la fois les informations d'état civil d'une personne, son sort durant la guerre, ainsi que d'éventuelles photographies. En soixante ans, près de 3 millions de ces formulaires ont ainsi été rassemblés et conservés dans la Salle des noms du musée. Recoupés et complétés grâce aux recherches dans les diverses archives disponibles, tels que les recensements de population à la veille de la guerre ou les archives nazies ayant subsisté – registres et listes concernant les ghettos, camps de travail ou de concentration – ils ont permis de constituer le socle d'une immense base de données[10] consultable en ligne rassemblant à ce jour près de cinq millions de noms.



YAD VASHEM
The Holocaust Martyrs' and Heroes' Remembrance Authority www.yadvashem.org
Hall of Names ,P.O.B .3477 ,Jerusalem 91034

יד ושם
רשות הזיכרון לשואה ולגבורה
אתר הנצחת חללי השואה ולגבורה
היכל השמות, ת.ד. 3477, ירושלים 91034

Page of Testimony עדות-בלאט

Pages of Testimony commemorate the Jews who perished during the Holocaust – Shoah. Please submit a separate form for each victim, in block capitals. ***Fields in bold are mandatory.***

Maiden name:	**Victim's family name:**		
Previous/other family name:	**Victim's first name (also nickname):**		
Approx. age at death:	Date of birth:	**Gender: Male/Female**	Title:
Citizenship:	Place of birth (town, region, country):		
Family name of victim's father:	First name of victim's father:		
Maiden name of victim's mother:	First name of victim's mother:		
Maiden name of victim's spouse:	First name of victim's spouse:	Victim's family status and children no.:	
Street:	**Permanent residence (town, region, country):**		
Yeshiva, chasidut or organization:	Place of work:	Victim's profession:	
Places and activities during the war - prison/deportation/ghetto/camp/death march/hiding/escape/resistance/combat (circle option):			
Street:	Residence during the war (town, region, country):		

Circumstances of death prison/deportation/ghetto/camp/death march/hiding/escape/resistance/combat or unknown - Shoah:

Date of death:	Place of death: (town, region, country):		

I, the undersigned, hereby declare that this testimony is correct to the best of my knowledge. I understand that this Page of Testimony and all the information on it will be publicly accessible.

Previous/maiden name:	Family name:	Submitter's first name:	
State/Zip code:	City:	Street, House no, Apt:	
My relationship to the victim (family/other):	I am a Shoah survivor :Yes/No	Country:	

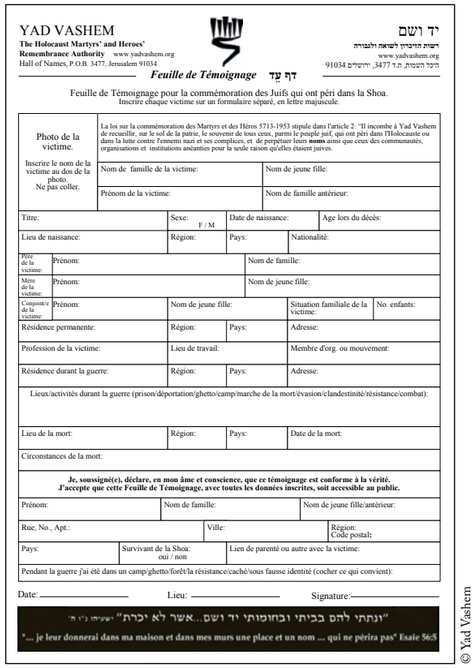
During the war I was in a camp/ghetto/forest/the resistance/in hiding/had false papers:

Date : _____ Place: _____ **Signature** _____

"ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם...אשר לא יכרת" ישעיהו נ"ו ה'
"...And I shall give them-in My house and within My walls a memorial and a name...that shall not be cut off" Isaiah 56:5

© Yad Vashem

Formulaire de témoignage en hébreu



YAD VASHEM
The Holocaust Martyrs' and Heroes' Remembrance Authority www.yadvashem.org
Hall of Names, P.O.B. 3477, Jerusalem 91034

יד ושם
רשות הזיכרון לשואה ולגבורה
www.yadvashem.org
היכל השמות, ת.ד. 3477, ירושלים 91034

Feuille de Témoignage **דף עד**

Feuille de Témoignage pour la commémoration des Juifs qui ont péri dans la Shoa.
Inscrire chaque victime sur un formulaire séparé, en lettre majuscule.

Photo de la victime.
Inscrire le nom de la victime au dos de la photo.
Ne pas coller.

La loi sur la commémoration des Martyrs et des Héros 5713-1953 stipule dans l'article 2: "Il incombe à Yad Vashem de recueillir, sur le sol de la patrie, le souvenir de tous ceux, parmi le peuple juif, qui ont péri dans l'Holocauste ou dans la lutte contre l'ennemi nazi et ses complices, et de perpétuer leurs **noms** ainsi que ceux des communautés, organisations et institutions anéanties pour la seule raison qu'elles étaient juives.

Nom de famille de la victime:		Nom de jeune fille:	
Prénom de la victime:		Nom de famille antérieur:	
Titre:	Sexe: F / M	Date de naissance:	Age lors du décès:
Lieu de naissance:	Région:	Pays:	Nationalité:
Père de la victime:	Prénom:	Nom de famille:	
Mère de la victime:	Prénom:	Nom de jeune fille:	
Conjoint/e de la victime:	Prénom:	Nom de jeune fille:	Situation familiale de la victime: / No. enfants:
Résidence permanente:	Région:	Pays:	Adresse:
Profession de la victime:	Lieu de travail:		Membre d'org. ou mouvement:
Résidence durant la guerre:	Région:	Pays:	Adresse:

Lieux/activités durant la guerre (prison/déportation/ghetto/camp/marche de la mort/évasion/clandestinité/résistance/combat):

Lieu de la mort:	Région:	Pays:	Date de la mort:

Circonstances de la mort:

Je, soussigné(e), déclare, en mon âme et conscience, que ce témoignage est conforme à la vérité.
J'accepte que cette Feuille de Témoignage, avec toutes les données inscrites, soit accessible au public.

Prénom:	Nom de famille:	Nom de jeune fille/antérieur:
Rue, No., Apt.:	Ville:	Région: Code postal:
Pays:	Survivant de la Shoa: oui / non	Lien de parenté ou autre avec la victime:

Pendant la guerre j'ai été dans un camp/ghetto/forêt/la résistance/caché/sous fausse identité (cocher ce qui convient):

Date: _____ Lieu: _____ Signature: _____

"ונתתי להם בביתי ובחומותי יד ושם...אשר לא יכרת" ישעיהו נ"ו ה'
"... je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un nom ... qui ne périra pas" Esaie 56:5

© Yad Vashem

Formulaire de témoignage en français

À la suite de la collecte entreprise par Yad Vashem, des initiatives ont également été lancées dans plusieurs pays touchés par la Shoah. Au début des années 1960, la République Fédérale d'Allemagne lance une vaste enquête concernant les victimes juives d'Allemagne, qui débouche sur la réalisation d'un *Gedenkbuch*[11] (livre mémorial). En France, Serge Klarsfeld publie en 1978 le Mémorial de la déportation des Juifs de France qui rassemble les noms de près de 80 000 victimes identifiées, tandis qu'au début des années 2000 le Mémorial de la Shoah, qui conserve notamment les listes des convois de déportation, lance une collecte de témoignages destinés à compléter et affiner les informations disponibles. Ces travaux débouchent sur l'inauguration en 2005 du Mur des noms, sur lequel figurent les victimes de la déportation, ainsi que sur la mise en ligne d'une base de données.[12]

DR

La Salle des noms du Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem

[10] https://yvng.yadvashem.org/?language=fr
[11] https://www.bundesarchiv.de/gedenkbuch
[12] https://ressources.memorialdelashoah.org/rechav_pers.php

ANALYSE DE SÉQUENCE DU FILM

[DE 9'00 À 15'10] L'ARRIVÉE DE GILLES AU CAMP

La séquence analysée ici, qui intervient juste après l'apparition du titre du film, *Les Leçons persanes,* est celle de l'arrivée au camp et de la première rencontre entre le capitaine Koch et Gilles. Alors que sur le plan noir succédant au titre intervient le son d'un moteur (celui du camion qui transportait les Juifs dans la séquence précédente), une ouverture au noir dévoile progressivement l'entrée du camp, filmée en plan d'ensemble, en légère contre-plongée :

Extrait du film - L'entrée du camp

Un certain nombre de signes permet au spectateur d'identifier d'un coup d'œil l'univers concentrationnaire au seuil duquel se tient la caméra : la perspective dessinée par les poteaux en béton recourbés auxquels sont fixés les fils de fer barbelés (poteaux dont la forme évoque ceux de Birkenau), le sol boueux, les aboiements de plusieurs chiens dont les différences de volume sonore suggèrent leur répartition dans l'espace étendu du camp, les blocks en brique rouge qui rappellent ceux d'Auschwitz I, le mirador à l'entrée du camp, ou encore l'inscription forgée *« Jedem das Seine »*, surmontant le portail.

Par un mouvement de caméra panoramique bas-haut, le plan suivant revient sur cette phrase d'accueil signifiant « À chacun son dû ». Sa typographie est directement inspirée de celle qu'adopta en 1937 Franz Ehrlich, ancien étudiant du Bauhaus, pour le portail de Buchenwald. L'insistance du film sur cette fameuse expression, empruntée de façon cynique par les nazis à la sagesse antique, souligne à quel point, loin d'attribuer à chacun selon ses mérites, le camp répond à une logique arbitraire où la souffrance et la mort sont les seules rétributions envisageables. Le plan resserré sur l'inscription *« Jedem das Seine »* détache ainsi le panneau sur fond d'une fumée grisâtre, accolant visuellement cette macabre promesse de justice au mirador et à ce qui s'apparente à une cheminée de crématoire :

Extrait du film - Plan resserré de l'entrée du camp

Si l'idée de « dû » est évidemment illusoire dans un tel lieu, celle de « chacun » (au sens de la considération pour des personnes humaines distinctes) est à son tour mise à mal par le raccord avec le plan suivant : un gros plan sur le registre manuscrit du camp attribuant à tout nouvel entrant un numéro de matricule. Registre dont nous voyons brûler la version dactylographiée dès le générique du film, annonçant d'emblée que les noms des victimes sont voués à l'oubli. Tenu par une gardienne du camp, le cahier des détenus provoque la colère du capitaine Koch qui reproche à la jeune femme le manque de régularité dans la taille et la disposition des lettres, mais aussi le manque de lisibilité de son écriture, un « R » pouvant tout aussi bien passer pour un « N », un « V » ou un « X ».

Ici se noue l'un des enjeux du film, à savoir le côté trompeur du langage, la capacité de substituer des mots à d'autres (comme le fera Gilles par la suite en inventant une langue sur la base de ce même registre de noms). Or ce nœud est présent à l'intérieur même du plan puisque, pendant que le capitaine sermonne la gardienne, dans la partie gauche du cadre, on peut apercevoir furtivement que Gilles est débarqué du camion :

Extrait du film - Le capitaine Koch réprimandant la gardienne à propos de la tenue du registre

Dès sa première apparition, Koch est présenté comme un homme qui redoute que l'on se joue de lui et qui craint le ridicule par-dessus tout. *« Vous me prenez pour un idiot ou un aveugle ? »*, hurle-t-il, hors champ, sur la jeune femme, alors que deux soldats conduisent Gilles à son bureau et qu'ils hésitent à frapper à la porte, ne voulant pas essuyer à leur tour la fureur du capitaine.

La scène se poursuit sur le thème de la confusion du langage et de son impuissance à signifier ce qu'il veut dire. *« Entrez »*, ordonne Koch. Prudemment, l'un des soldats demande : *« Vous nous autorisez à entrer ? »*. Koch s'énerve face à une telle question qui, de fait, témoigne d'une certaine incapacité à faire entendre ses ordres : *« Comme si vous alliez rester derrière la porte ! »* Ainsi, si pour Koch l'écriture est source de confusion et la parole redondante, le salut pourrait venir d'une sorte de remise à zéro de la langue, à travers l'apprentissage du farsi (langue qui l'arracherait à la brutalité et à l'enrégimentement de la pensée de l'allemand, tel qu'il le parle au quotidien). Le corps de profil, le visage tourné vers la caméra, Koch est filmé en plan buste large, à contre-jour. La fenêtre derrière lui diffuse la lumière blafarde du jour, laissant son visage plongé dans une semi obscurité :

Extrait du film - La colère se lit sur le visage du capitaine Koch

Aux uniformes vert-de-gris répond le manteau marron de Gilles, couleur de la couverture du livre duquel dépend sa survie. Les soldats expliquent au capitaine SS Koch que le jeune homme se prétend persan. Les quatre personnages sont alors rassemblés dans le même cadre, filmés dans un plan américain large, une composition de plan que permet le choix d'un format d'image très allongé. En disposant les personnages dans le tiers gauche et le tiers droit du cadre, le réalisateur ménage au cœur du plan un espace vide entre Koch et Gilles, à l'image du lexique, encore vierge, de la langue inventée de toutes pièces grâce à laquelle les deux hommes communiqueront par la suite :

Extrait du film - Les soldats amènent Gilles au capitaine Koch

Les premiers mots échangés, en allemand, entre Koch et Gilles, sont prononcés dans un champ-contrechamp dissymétrique : alors que le contre-jour enveloppe d'un halo de lumière le capitaine, qui règne seul au centre du cadre, Gilles partage le plan avec un soldat et l'amorce d'épaule d'un autre. Il faut alors vider le cadre (*« Attendez dans le couloir »*, ordonne Koch) pour que les deux hommes se retrouvent face à face et qu'un dialogue s'opère. Il est intéressant de constater qu'au fur et mesure que Koch feuillette l'ouvrage persan, les pages du livre font office de réflecteur, c'est-à-dire qu'elles renvoient un peu de lumière sur son visage filmé à contre-jour :

Extrait du film - Le capitaine Koch examine le livre de Gilles/Reza

Une hypothèse est alors suggérée : cet homme, qui sert le pire régime criminel de l'histoire, et dont le langage est à la fois appauvri par les hurlements d'ordres et par l'assèchement de la langue allemande qu'a opéré le nazisme (voir à ce sujet les analyses indispensables de Victor Klemperer), pourrait peut-être se trouver quelque peu éclairé par son ouverture à l'altérité linguistique.

S'appuyant sur la dédicace du livre, Gilles prétend s'appeler Reza Joon et être le fils d'un père iranien et d'une mère belge. Subissant un interrogatoire censé établir sa connaissance de la culture et de la langue perses, le jeune homme doit improviser une langue tout entière. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, dans ce mouvement d'auto-enfantement (il se réinvente une identité et une langue maternelle), le tout premier mot en pseudo-farsi qu'il invente est le mot « mère ». Les plans serrés sur le visage du comédien qui interprète Gilles/Reza (Nahuel Perez Biscayart) offrent à celui-ci la possibilité d'exprimer simultanément la panique intérieure et l'assurance feinte. Le théoricien hongrois du cinéma Béla Balázs parlait à ce propos, dans *L'Esprit du cinéma* (1930), de l'« expression distinctement invisible » des acteurs qui, dans certaines situations où leurs personnages sont en danger de mort, doivent laisser transparaître tout à la fois, par d'infimes mouvements du visage, une expression et son exact contraire.

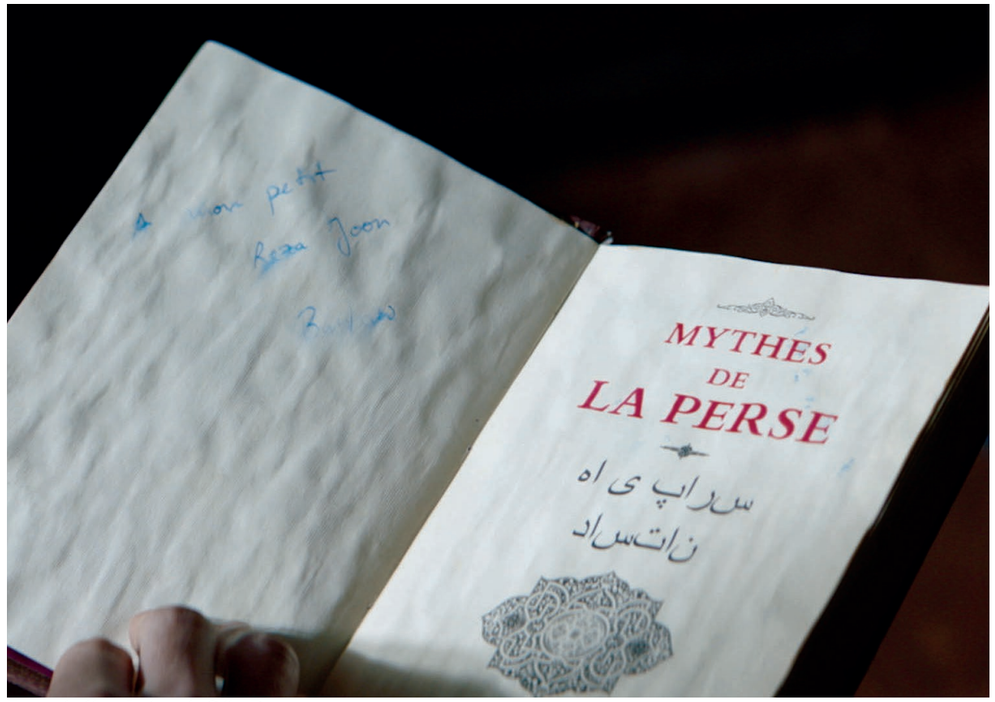
Sommé de dire quelque chose en farsi, Gilles improvise une suite de vocables auxquels il donne une consonance vaguement orientale en roulant les « r » et en mettant de côté les consonnes dentales trop tranchées. Devant ensuite fournir une traduction à ses borborygmes, il prend un air inspiré et déclame : « L'homme, admirant le soleil couchant, demeure tout de même pétrifié quand la nuit vient tout à coup. » S'appuyant là encore sur de lointains clichés orientalistes (le soleil couchant, l'immédiateté du rapport de l'homme à la nature, la concision poétique) Gilles/Reza semble annoncer à Koch ce qui l'attend : il ne verra rien venir lorsque, déjà trop tard, il découvrira la mascarade qui, pourtant, s'était tramée sous ses yeux.

Alors que le jeune homme tente de sauver sa vie grâce à ses mensonges, un gros plan révèle que le titre du livre est *Mythes de la Perse*. Outre le clin d'œil aux fabulations de Gilles, le film met ici en abyme sa propre démarche narrative, usant de la fable, presque d'une forme de conte, pour tenter d'accéder à la densité de l'expérience historique (celle de la peur permanente, de l'identité juive qu'il faut dissimuler, des mensonges nécessaires à la survie, de la toute-puissance que s'arrogent les nazis dans le système concentrationnaire).

L'historien Marc Ferro fait remarquer que parfois, la fiction permet de révéler les forces profondes de l'histoire. Prenant l'exemple du *Cuirassé Potemkine* (1925) de Serguei Eisenstein, il affirme qu'avec des « faits imaginaires, l'artiste retranscrit le vrai, rend l'histoire intelligible » (Marc Ferro, *Cinéma et Histoire*). Le paradoxe est donc ici qu'un film de fiction, s'appuyant sur les mensonges d'un homme enseignant une langue qui n'existe pas, puisse atteindre, à défaut de l'exactitude ou de l'authenticité des faits historiques, quelque chose qui relèverait d'une certaine forme de vérité.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que, comme souvent, la fiction est quelque peu « en retard » sur la réalité. En effet, dans son documentaire *No Man's Language* (*Safa shel af ehad,* 2007), la vidéaste Dana Levy dresse le portrait de Ron Israël Ben Amnon, un survivant de la Shoah israélien d'origine tchèque qui, depuis les années 1970, passe l'intégralité de ses journées à inventer une langue de toutes pièces. Son obsession fait écho à la question de la langue dévastée, meurtrie, impuissante, au cœur de l'œuvre du grand écrivain Aharon Appelfeld, qui fut interrogé à ce sujet dans le documentaire de Nurith Aviv *D'une langue à l'autre* (*MiSafa leSafa*, 2004).

À la manière dont Rachel Ertel a intitulé son livre *Dans la langue de personne*. *Poésie yiddish de l'anéantissement* (1993), le film de Vadim Perelman, *Les Leçons persanes*, après les réflexions de Primo Levi, Victor Klemperer ou Aharon Appelfeld, pense à son tour la destruction des Juifs d'Europe à l'aune de la langue (*« Là où on fait violence à l'homme, on le fait aussi à la langue »*, écrit Primo Levi dans *Les naufragés et les rescapés*). Dans le film, le farsi imaginaire de Gilles/Reza, cette « langue de personne », devient une langue-mémorial, une langue conservant secrètement en elle les noms que les nazis ont voulu effacer de l'histoire.



Extrait du film - Le livre de Gilles/Reza

CHRONOLOGIE INDICATIVE

27 septembre 1940 : Première ordonnance antisémite allemande en zone occupée.

3 octobre 1940 : Vichy promulgue le statut des Juifs.

20-24 août 1941 : Rafle du XIe arrondissement à Paris[13] : les 4232 hommes juifs arrêtés sont internés dans un camp aménagé dans la cité de la Muette à Drancy.

20 janvier 1942 : Conférence de Wannsee qui planifie l'assassinat des Juifs d'Europe.

27 mars 1942 : Départ de France du premier convoi de Juifs à destination d'Auschwitz.

7 Juin 1942 : Le port de l'étoile jaune devient obligatoire pour les Juifs de la zone occupée.

16-17 juillet 1942 : Rafle du Vél' d'Hiv'[14]

27 juillet 1942 : La caserne Dossin à Malines entre en fonction comme camp de transit[15] pour la déportation des Juifs de Belgique.

4 août 1942 : Départ de Belgique du premier convoi de Juifs à destination d'Auschwitz

26 août 1942 : Grande rafle de la zone libre.

9 novembre 1942 : Allemands et Italiens envahissent la zone libre.

11 novembre 1942 : Départ du 43e convoi de France, dernier convoi de 1942.
Au total 42 000 Juifs ont été déportés.

8 septembre 1943 : Les Allemands chassent les Italiens de leur zone d'occupation en France.
Tout le pays est désormais sous contrôle allemand.

16 octobre 1943 : Rafle de Rome.

20 octobre 1943 : La Risiera di San Sabba[16] devient « camp de détention de police ».

23 octobre 1943 : Arrivée du premier convoi de Juifs d'Italie à Auschwitz.

29 juin 1944 : Exécution par la Milice de 7 otages juifs à Rillieux-la-Pape[17]

31 Juillet 1944 : Départ du convoi 77 pour Auschwitz, dernier grand convoi organisé depuis Drancy

17 janvier 1945 : Les SS évacuent Auschwitz et jettent sur les routes 58 000 détenus
(« Marches de la mort »[18])

27 janvier 1945 : Découverte d'Auschwitz par l'Armée rouge[19]

Extrait du film - Les « Marches de la mort »

[13] Cf page 9 La cité de la Muette, Drancy
[14] Cf page 6 Le processus de destruction des Juifs d'Europe
[15] Cf page 11 Caserne Dossin, Malines

BIBLIOGRAPHIE

Témoignages

Charlotte Delbo, *Auschwitz et après...,* vol. I, *Aucun de nous ne reviendra,* et vol. II, *Une connaissance inutile*, Paris, Éditions de Minuit, 1965 et 1970

Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Juillard, Pocket, 1988

François Montel et Georges Kohn, *Journal de Compiègne et Drancy,* Les fils et filles des déportés juifs de France, 1999

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers : 12 décembre 1941-23 septembre 1942,* Fayard, 2006

Ouvrages scientifiques

Tal Bruttmann et Christophe Tarricone, *Les cent mots de la Shoah,* PUF, 2016

Saul Friedländer, *L'Allemagne nazie et les Juifs,* T.1 Les années de persécution. 1933-1939, et T.2 *Les années d'extermination.* 1939-1945, Seuil, 1997 et 2008

Raul Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe,* 3 vol., Paris, Gallimard, 2006

Serge Klarsfeld, *La Shoah en France,* vol. 1, *Vichy-Auschwitz,* Fayard, Paris, 2001

Peter Longerich, *Himmler. Biographie,* Paris, H. d'Ormesson, 2010

Nikolaus Wachsmann, *KL. Une histoire des camps de concentration nazis,* Gallimard, 2017

Annette Wieviorka, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli,* Hachette, Paris, 1995

Annette Wieviorka et Michel Laffitte, *À l'intérieur du camp de Drancy,* Paris, Perrin, 2015

[16] Cf page 12 Risiera di San Sabba (Italie)
[17] Cf page 29 Identifier les victimes, collecter les noms
[18] Cf page 14 Le système concentrationnaire et la machine répressive nazie
[19] Cf page 25 Écrire l'histoire à partir de traces

POUR ALLER PLUS LOIN

Fondation pour la Mémoire de la Shoah
https://www.fondationshoah.org/

Institut International pour la mémoire de la Shoah
https://www.yadvashem.org/fr.html

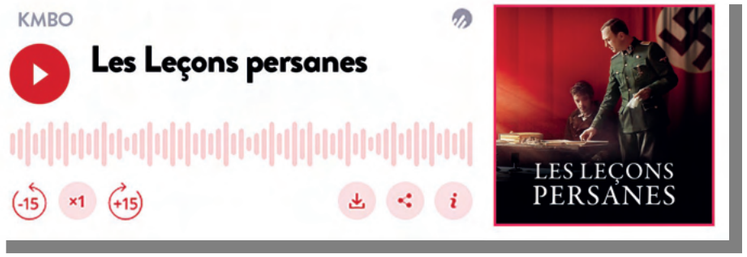
Musée du camp d'Auschwitz
http://auschwitz.org/en/

Musée du camp de Mauthausen
https://www.mauthausen-memorial.org/

Musée du camp de Natzweiler-Struthof
http://www.struthof.fr/home/

LE PODCAST *LES LEÇONS PERSANES*

La chaîne KMBO Podcast propose pour chaque sortie de film au cinéma un nouvel épisode disponible sur toutes les plateformes d'écoute (Spotify, Apple Podcast, Deezer…) :



Nouvel outil pour aborder les films, le podcast de KMBO[20] donne à entendre le cinéma, mais aussi les voix de celles et ceux qui le font et qui le vivent !

Le podcast *Les Leçons persanes* vous permet de poursuivre le travail pédagogique mené autour du film en découvrant les témoignages du réalisateur et du comédien principal ainsi que les réflexions de spécialistes de l'Histoire et de la Mémoire.

Intervenants :
Vadim Perelman, réalisateur
Tal Bruttmann, historien spécialiste de la Shoah et de l'antisémitisme en France au XXe siècle
Lionel Naccache, neurologue à la Pitié-Salpêtrière, professeur à l'Institut du Cerveau et essayiste
Nahuel Pérez Biscayart, comédien

Rédaction du dossier :
Tal Bruttmann, historien, spécialiste de la Shoah et de l'antisémitisme en France au XX[e] siècle
Alexandre Bande, docteur en histoire, professeur de chaires supérieures en classes préparatoire au lycée Janson de Sailly
Ophir Levy, docteur en histoire du cinéma et maître de conférences en Études cinématographiques à l'Université Paris 8 - Vincennes-Saint-Denis

Coordination : Inès Hendaoui, KMBO

Copyright pour toutes les images extraites du film : Hype Film

Graphisme : M Studio, marion.dorel@gmail.com

Ce dossier a été réalisé avec le soutien de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

Avec le soutien de
Fondation pour la Mémoire de la Shoah

[20] https://podcast.ausha.co/kmbo-podcast

KMBO